

Des virus et des hommes

Enjeux philosophiques d'une pandémie

Michel DUPUIS

(...) Et c'est tout aussi vrai du côté du temps, autre élément fondamental de la condition humaine !

Les derniers mois nous auraient-ils permis de « reconquérir ce rapport heureux et actif au temps » ? À qui a profité le confinement de ce point de vue ? Qui a vécu des moments de *skholè*, c'est-à-dire de temps libre et libérant, nécessaire oisiveté qui n'est ni repos ni sommeil, mais veille et ouverture à ce qui est ? Qui a pu retrouver, pendant l'arrêt des horloges habituelles, un certain sens de l'essentiel ? Et à l'inverse, qui a subi en ces saisons inédites, du harcèlement, une forme d'emprisonnement ? Qui fut acculé aux contrôles et aux chutes dans les addictions de tous ordres ? Qui a perdu son temps ?

Ouvrons la perspective : est-il fini le temps de l'individualisme et de la propriété du temps et de l'espace ? Ce temps où l'intuition extraordinaire du « ma-vie » (G. Marcel) s'est corrompue en « mon-moi », où la mienneté subjective (Heidegger) s'est déformée en un self-madelonesome-cowboy aux allures entrepreneuriales capitalistes... Avec la catastrophe du climat, la catastrophe virale nous a rembarqués tous ensemble, sans distinction, dans le même bateau naufragé. Quand tout va bien, c'est-à-dire quand tout va... le temps se laisse oublier dans le fond des vécus, mais que quelque chose d'ennuyeux, de douloureux ou de problématique se produise, et le temps apparaît, avec une espèce de décompte qui, loin d'abrégé le processus en prédisant sa fin, semble allonger celui-ci en des secondes qui durent. Le temps est peut-être comme la lumière qui n'apparaît que lorsqu'elle manque ou qu'elle est trop vive, et puis, de même, le temps et la lumière apparaissent, mais cette fois tout à fait positivement, quand l'un et l'autre sont chargés de sons et de couleurs : musiques et teintes enchantent alors la vie.

C'est ici qu'il faut réentendre la forte suggestion de Heidegger : le Dasein est être-vers-la-mort. C'est depuis toujours dans son existence, et sans cesse dès qu'il s'éveille à qui il est, que le Dasein ré-aperçoit sa fin dont il ne saurait longtemps se distraire et qu'il ne peut jamais complètement oublier. En ce sens, le temps est toujours (avant tout ?) à la fois l'éloignement du départ et l'approche de la fin : le décompte des jours qui me restent. Sur ce fond général, s'inscrivent les réalités de l'attente, de

l'incertitude, de la menace (encore lointaine, peut-être), de l'imminence et du moment décisif (ou du basculement), mais aussi une expérience nouvelle, à la fois temporelle et attentionnelle, qui renvoie au registre un peu oublié de l'endurance, c'est-à-dire du tenir bon. Un événement insupportable qui dure, que l'on vit « en temps réel » mais surtout en « durée réelle », à n'en plus finir, de soubresauts en soubresauts. C'est le sans fin, l'interminable rebondissement, comme une pulsation douloureuse.

On voudrait avoir l'histoire sous la forme d'un récit, derrière soi, dans l'après-coup, mais non : l'événement est toujours bien là, « en direct », sous nos yeux et à l'écran de nos médias. La crise est chronique : la survie dépend de ressources durables. Parmi elles, grâce au temps réel, pour suivre l'analyse de F. Worms, les moments de l'empathie possible, tout autrement intense que dans une empathie retardée par le souvenir mis en récit, par exemple. Dans cette empathie réelle, c'est un temps du collectif qui nous est donné, un temps qui dépasse les frontières d'un présent vécu comme territoire propre et privé. C'est la découverte offerte aux individus humains, de passer les frontières du temps et du corps ; c'est-à-dire la possibilité d'une chair et d'une durée partagées.